

## L'âne chargé de reliques

Louis GUÉRETTE

*Un Beaudet chargé de reliques  
S'imagina qu'on l'adorait:  
Dans ce penser, il se carrait,  
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.  
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit:  
«Maitre Beaudet, ôtez-vous de l'esprit  
Une vanité si folle,  
Ce n'est pas vous c'est l'idole  
A qui cet bonneur se rend  
Et que la gloire en est due  
D'un magistrat ignorant,  
C'est la robe qu'on salue.»*

Jean de La Fontaine

Malgré des efforts universitaires louables pour la maintenir en vie, la psychothérapie semble se mourir doucement. Mais faut-il, en plus, laisser ses assassins en charge de sa réanimation, voilà toute la question. Ceux-ci sont nombreux et fort loin d'être repentis. Je n'en nommerai que trois:

- Le développement remarquable et passionnant des neurosciences.
- La destruction systématique du réseau de soin en santé mentale par les gouvernements, régies et autres bureaucraties, ce qui, en même temps que la croissance des demandes, rendra bientôt impossible de passer plus de cinq minutes, le temps d'une prescription, avec un même patient.
- Enfin la trop longue mainmise de la psychanalyse avec ses dogmes, ses outrances et ses cénacles, sur la formation des cliniciens, rendant une psychothérapie ainsi conçue incompatible avec un système de soins souple, efficace et conforme aux besoins.

Ces trois phénomènes comportent néanmoins certaines vertus paradoxales et rédemptrices: les compagnies pharmaceutiques subventionnent princièremment confèrenciers et, magnanimes, nous permettent des agapes

---

L'auteur est psychiatre à l'hôpital Notre-Dame

psychothérapeut  
destruction du r  
l'impact de ce q  
nalyse, immorte  
réclamant vaillar  
geants commur  
l'Est pour sauve  
de même de les  
la démarche am  
mais étanche.

Dans u  
chothérapie, rej  
les propos inqui  
thérapie. Ceper  
maintes reprise  
chothérapie, il  
chanalyse alor  
toutes ses déplc

Mais a  
mons d'abord t

1) La fréquen  
vraie littérature  
profondément

2) A cause d  
sante, du fait q  
se peut appare  
existentielle et  
l'ignorance, br  
culations multi  
vités. Qui que  
moins un texte

3) Enfin, cor  
ville (et fort bi  
psychothérap  
lectuelle. Tou  
intelligents de  
amment de

Le m  
lyse persiste à  
dre à celle-ci  
lui porte un i  
thérapeutique  
chothérapie,

liques

reliques  
orait:  
arrait,  
s l'encens et les cantiques.  
r, et lui dit:  
vous de l'esprit

l'idole  
rend  
due

ant,  
ue.  
1 de La Fontaine

la maintenir en vie, la  
aut-il, en plus, laisser  
la question. Ceux-ci  
merai que trois:

neurosciences.

santé mentale par les  
n même temps que la  
passer plus de cinq  
tient.

avec ses dogmes, ses  
ns, rendant une psy-  
de soins souple, effi-

certaines vertus pa-  
ques subventionnent  
mettent des agapes

psychothérapeutiques plus fréquentes que jamais auparavant. Par ailleurs, la destruction du réseau public de soin dramatise l'importance de maximiser l'impact de ce qui ne peut se transmettre que par la parole. Enfin, la psychanalyse, immortelle et non repentie, se présente à nouveau devant nous en réclamant vaillamment de reprendre du service, tout comme les anciens dirigeants communistes resurgissant aux élections démocratiques d'Europe de l'Est pour sauver une nouvelle fois un peuple désorienté mais qui risque tout de même de les élire. C'est de ce dernier assassin dont je souhaite ici décrire la démarche ambiguë et à qui j'aimerais qu'on assigne une prison confortable mais étanche.

Dans un récent colloque canadien de l'APA sur l'avenir de la psychothérapie, repris dans le dernier numéro de PRISME, on pouvait entendre les propos inquiets de collègues psychiatres déplorant le déclin de la psychothérapie. Cependant, certains de ces écrits incitent à craindre ce qu'on a vu a maintes reprises dans le passé, c'est-à-dire que derrière la défense de la psychothérapie, il s'agisse surtout d'une tentative de remise en selle de la psychanalyse alors que celle-ci, loin de s'amender, n'a peut-être pas perdu toutes ses déplorables habitudes.

Mais avant de médire confortablement de la psychanalyse, proclamons d'abord tout le bien qu'on peut en penser:

1) La fréquentation de la psychanalyse, après (mais bien après...) celle de la vraie littérature, constitue sans doute une excellente façon de se familiariser profondément avec la complexité et la richesse de la nature humaine.

2) A cause de la fertilité de ses concepts, de sa production littéraire écrasante, du fait qu'on peut tout y dire sans avoir à le démontrer, la psychanalyse peut apparaître à première vue comme l'incarnation première de la quête existentielle et intellectuelle courageuse du Héros par les enfers du mal et de l'ignorance, bref de la psychothérapie comme on aime la concevoir. Ses articulations multiples permettent toutes les dérives, mais aussi toutes les créativité. Qui que nous soyons, nous gardons probablement tous en mémoire au moins un texte psychodynamique qui nous a profondément marqué.

3) Enfin, comme elle est souvent le seul ou le meilleur magasin d'idées en ville (et fort bien pourvu, on vient de le dire), ne lui reprochons pas que les psychothérapeutes veillent s'y précipiter pour échapper à l'inanition intellectuelle. Tout comme elle permettait autrefois aux étudiants acharnés et intelligents de grimper jusqu'en haut du totem universitaire, elle offre encore amplement de quoi sustenter les esprits et les ambitions affamés.

Le malheur est que, comme le beaudet de La Fontaine, la psychanalyse persiste à identifier son destin à celui de la psychothérapie, à se confondre à celle-ci pour mieux séduire, à vouloir reconnaître dans l'intérêt qu'on lui porte un intérêt pour elle-même plutôt que pour le phénomène psychothérapeutique non spécifique dont elle occulte et pervertit le champ. «Psychothérapie, psychanalyse, même combat!», semble-t-on clamer. Que non!

Il faut se battre pour que survive la psychothérapie, mais pas pour qu'elle devienne le cheval de Troie qui fera entrer la psychanalyse dans la Cité.

*«Mais, direz-vous, même si, par son dogmatisme impitoyable, son ignorance parfois crasse des autres approches, son élitisme suranné de pseudo société savante et secrète, elle a fasciné des générations et bloqué dans une certaine mesure le développement d'outils appropriés au traitement des populations, si elle a bien été ce que vous dites, elle ne l'est sûrement plus...».* Allons-y voir... en posant par exemple deux questions pertinentes parmi plusieurs:

1) La formation à la pratique d'orientation psychanalytique est-elle ouverte aux exigences d'aujourd'hui?

Pour qu'elle le soit, encore faudrait-il que les patients requis pour son enseignement soient représentatifs de la population clinique générale et qu'on puisse les y recruter facilement, que les superviseurs en acceptent la responsabilité totale au lieu de lutter pour ne pas l'assumer, que la méthode soit compatible avec les autres approches lorsqu'elles sont indiquées, etc... Il faudrait surtout que les étudiants qui y sont formés puissent, après leurs examens, l'appliquer dans leur vie quotidienne de clinicien et ne pas se sentir obligés, avant de faire un burn-out, d'avoir à choisir entre abandonner toute psychothérapie ou sinon s'exiler dans le "haut côté" du bureau privé, à soupeser, comme Séraphin Poudrier, l'or pur de l'interprétation plutôt que le plomb vil de la suggestion. La thérapie psychanalytique n'est pas très praticable par les étudiants qui, leur diplôme obtenu et croyant débarquer à Vienne en 1905, débarquent à Gaspé en 1996, du même train d'ailleurs que le nouvel appareil de la Régie Régionale venu y effectuer les dernières coupures aux soins de santé.

2) La rhétorique psychanalytique est-elle moins récupératrice qu'elle ne l'était autrefois?

On pourrait difficilement le croire si l'on se fie aux textes de Brian Robertson et de Daniel Frank dans le dernier numéro de PRISME. Une triple récupération s'y manifeste:

a) La récupération de l'humanisme

On y présente la psychanalyse comme la recherche du sens de l'acceptation de la personne, de l'ouverture à la parole, bref de l'humanisme. Voilà bien pourtant le propre de toutes les psychothérapies: les autres modèles aussi privilégient la liberté, le sens et la personne. On ne pourrait même pas dire, hélas, que c'est la psychanalyse qui les incarne le mieux, malgré les allures de Liberté guidant le peuple (Delacroix) qu'elle se donne ces temps-ci. En fait, lorsqu'on croit encourager une compréhension psychodynamique souple et accessible, on risque parfois de se retrouver dans l'ornière de la métapsychologie dogmatique. Bref, on croit ouvrir la porte à Mère Thérèse et c'est tout le Sacré Collège qui se faufile jusqu'au salon. Pas facile à expulser!

b) La récupér

Relisez  
verrez que si c'  
comme dans le  
psychodynamiq  
le texte de Fra  
spécifiquement,  
namique (p. 26  
déjà tenté de pr  
tes résolus à ne  
ce, tout devrait  
jouit d'un accès

Le viei  
science» dont s  
de mention. Or  
évidente. Mais  
pour jouer sur l  
se situe l'art (v  
preuve scientifi  
lettres de nobl  
mon savoir et  
aussi toutes m  
bilité créatrice  
d'un côté, c'e  
et créateur dar  
si l'on ne sait s

c) La récupé

Ce qu  
même sac par

La pa  
certaines psych  
nuel standard  
ciens. Mais c  
toute la psych  
ment Frank. C  
pour tout le r  
possible à pro  
bienveillante j  
pas ce que Fr  
nement suivra  
vous inquiète:  
dures médica  
savent pas e  
diaques» (cité  
tiennent cett  
chirurgicale c

## b) La récupération du vocabulaire

Relisez le texte de Brian Robertson et celui de Daniel Frank: vous verrez que si c'est de psychothérapie dont on prétend parler, dans le titre comme dans le début des textes, c'est toujours de la psychanalyse ou de la psychodynamique qu'on nous fait la défense et l'illustration. Et quand, dans le texte de Frank, un autre modèle, la thérapie cognitive, est évoquée spécifiquement, c'est pour déclarer que ce n'est au fond que de la psychodynamique (p. 264), vieil argument familier à tous ceux d'entre nous qui ont déjà tenté de présenter un quelconque modèle à un auditoire de psychanalystes résolus à ne pas s'en faire apprendre. Freud ayant tout dit, en toute justice, tout devrait lui revenir! Pourquoi s'intéresser aux succédanés lorsqu'on jouit d'un accès direct au produit authentique?

Le vieil argument du «une science, mais beaucoup plus qu'une science» dont se sert Robertson (p. 240-242) est aussi, quoique éculé, digne de mention. On ne songerait pas à le remettre en question, tant la chose est évidente. Mais il est frappant de voir comment, quand on y fait appel, c'est pour jouer sur les deux tableaux, et surtout en se gardant bien de spécifier où se situe l'art (validé par l'inspiration) et où se situe la science (validée par la preuve scientifique). Ce genre de «pile je gagne, face tu perds» a aussi ses lettres de noblesse chez les psychanalystes et signifie en fait: «Respectez mon savoir et ma prééminence car c'est une science... mais passez-moi aussi toutes mes intuitions poétiques, mes associations libres et ma sensibilité créatrice de sens qui relève de l'art. Et si vous croyez me saisir d'un côté, c'est que j'étais de l'autre!» Tout ceci est parfaitement légitime et créateur dans notre métier, mais à quels abus ne peuvent-ils pas conduire si l'on ne sait s'en garder?

## c) La récupération de la validité scientifique

Ce qui n'est pas prouvé et ce qui n'est pas prouvable est mis dans le même sac par Frank.

La partie prouvable est démontrée, jusqu'à un certain point, pour certaines psychothérapies (cognitive et interpersonnelle) dont il existe un manuel standardisé et une relative conformité de procédures entre les praticiens. Mais ceci ne nous permet pas d'étendre l'absolution scientifique à toute la psychothérapie, en particulier à la psychanalyse, ce que fait subtilement Frank. Ceci n'est pas tragique, car le vrai problème consiste en ce que pour tout le reste qui n'est pas démontrable, ce n'est pas d'une preuve impossible à produire dont nous avons besoin, mais d'une attitude prudente et bienveillante plutôt que d'un dogmatisme pseudo-scientifique. Mais ce n'est pas ce que Frank, pour plusieurs raisons, avance: il défendra plutôt le raisonnement suivant: Si malgré tout, la thérapie ne vous paraît pas scientifique, ne vous inquiétez pas, la médecine non plus ne l'est pas: «La plupart des procédures médicales et chirurgicales ne sont pas évaluées... les médecins ne savent pas encore quel est le meilleur traitement pour les maladies cardiaques» (cité par Capiello, 1996). Il est difficile de croire que ceux qui soutiennent cette opinion bizarre se soumettraient volontiers à une procédure chirurgicale dont l'efficacité et la sécurité n'ont pas été démontrées. Mais il

est vrai que la psychanalyse, à la différence de la médecine et la chirurgie, ne risque d'amputer vraiment que le portefeuille et le sens critique, deux substances dont le genre humain jouit, nous le savons, en surabondance.

Cet autre vieil argument du type «*je suis aussi scientifique que ceux qui sont reconnus pour l'être et pour qui rien n'est certain*» est bien connu car il a été à plusieurs reprises utilisé par la psychanalyse qui, pour ce faire, s'est appuyée successivement sur la théorie kuhnienne du développement paradigmatique des sciences (Kuhn, 1962), sur la mécanique quantique (principe d'indétermination) et plus récemment sur la théorie du chaos. Encore une fois, on croit ouvrir la porte à Newton et c'est Jojo Savard qui se glisse à l'intérieur.

Entendons-nous bien; il n'est pas question de prétendre que la psychothérapie devrait être scientifique et que ses théories devraient toutes en être prouvées. Nous savons que c'est impossible et le problème n'est pas là. Le problème c'est que cette impossibilité de preuve devrait conduire à une ouverture d'esprit, une prudence et une flexibilité que la psychanalyse, aveuglée par sa vision théorique holistique, n'a jamais pu développer de façon consistante.

Par le chaton d'aiguille de la psychothérapie, Brian Robertson pousse encore l'habileté jusqu'à nous faire passer deux chameaux à la fois, celui de la psychanalyse, et en prime celui de l'exclusivité médicale sur la pratique psychothérapeutique, ce qui devrait faire sursauter plus d'un sympathisant non-médecin. Il n'est pas difficile de reconnaître dans son texte un glissement sémantique subtil: l'humanisme appelle la suprématie du médecin transgresseur de mythes, la médecine appelle celle du psychiatre, la plus clinique des spécialités, et la psychiatrie celle du psychothérapeute (entendez «psychanalyste»)! Lequel, d'ailleurs, devrait toujours être un médecin. Et le tour est joué! La théologie, dans ses bonnes années, comme certains d'entre nous s'en rappelleront avec émotion, prenait ainsi de haut toutes les autres disciplines qualifiées d'ancillaires (du latin ancilla: servante), c'est-à-dire destinées à la servir.

En cette dangereuse compagnie, l'article de Michel Lemay paraît nuancé et ses mises en garde sont avisées. C'est là le texte prudent d'un «compagnon de route», ce qu'on ne songerait guère à lui reprocher. Après tout, Sartre était moins critique du marxisme que Michel Lemay de la psychanalyse. Mais pourquoi tient-il tant à «accorder une place privilégiée au courant psychodynamique» (p. 232), après toutes les critiques parfaitement justifiées qu'il lui adresse? Une place «privilégiée» par rapport à qui? C'est précisément lorsqu'il occupe une position privilégiée que ce courant s'abandonne à ses mauvais penchants épiscopaux. Et pourquoi les courants behavior, systémique, existentiel et autres, infiniment plus modestes et moins menaçants sur ce point, ne mériteraient-ils pas eux aussi la place privilégiée?

On bondira p-  
personne qui a pu cor-  
nalyse sait que cet em-  
et des écrits admirabl-  
montre tout aussi hos-  
lectuelle, à la complai-  
naissance. Rien là qu-  
chose dans toutes les-  
que le mal existe, puis-  
riche et si séduisante  
garder.

Puisque, de  
pentir, c'est la prison  
la peine de mort car  
serve de lui rendre :  
trop élevé. Ne metto

Qui donc a  
tre question dont il r

#### Références

- Cappiello A. La psychi-  
le Prozac. *L'Actualité*  
6 mars, p. 20  
La Fontaine Jean de . f  
14: L'âne portant d  
de Poche, 1972.  
Frank D. Recherches é  
l'efficacité des psyc  
1996; 6(2-3), 261

On bondira peut-être d'indignation en lisant ces propos. Mais toute personne qui a pu conserver (ou regagner..) la tête froide devant la psychanalyse sait que cet empire intellectuel qui contient, c'est vrai, des personnes et des écrits admirables dont nous gardons tous un souvenir chaleureux, se montre tout aussi hospitalier à l'élitisme social, au manque de rigueur intellectuelle, à la complaisance et à la recherche du pouvoir plutôt que de la connaissance. Rien là que de très humain, direz-vous, et n'est-ce pas la même chose dans toutes les écoles? Sans aucun doute, mais le problème n'est pas que le mal existe, puisqu'il existe partout, mais plutôt que la psychanalyse, si riche et si séduisante, ne manifeste pas plus que les autres le désir de s'en garder.

Puisque, de toutes ces peccadilles, on ne voit guère poindre le repentir, c'est la prison dorée que je réclame pour la psychanalyse. Surtout pas la peine de mort car elle a encore trop à nous apporter. Mais Dieu nous préserve de lui rendre sa prééminence totalitaire d'autrefois; le coût en a été trop élevé. Ne mettons plus le renard en charge du poulailler!

Qui donc alors va garder les poules? direz-vous. Ça, c'est une autre question dont il nous faudra bien débattre un jour. ❖

### Références

- Cappiello A. La psychiatrie entre Freud et le Prozac. *L'Actualité médicale*, 1996, 6 mars, p. 20
- La Fontaine Jean de. *Fables* (Livre V, fable 14: L'âne portant des reliques). Le Livre de Poche, 1972.
- Frank D. Recherches évaluatives sur l'efficacité des psychothérapies. *PRISME* 1996; 6(2-3), 261-274.
- Kuhn T. *The Structure of Scientific Revolution*. Chicago: University of Chicago Press, 1962.
- Lemay M. La place des psychothérapies analytiques dans les prochaines décennies. *PRISME* 1996; 6(2-3), 224-234.
- Robertson B. Réflexions sur la psychothérapie en tant qu'acte médical. *PRISME* 1996; 6(2-3), 235-249.